

# A propos des G.A.P.P. : « Il vaut mieux construire »

Contribution pour participer au débat lancé  
dans L'Éducateur n° 6

Intéressant, en effet, ce premier article sur les G.A.P.P. (une réalité qui commence à essaimer dans les écoles urbaines).

Intéressant en ce qu'il dit : la quasi totalité des reproches, manques, erreurs possibles est bien exposée. (C'est d'ailleurs beaucoup pour une réalité si peu courante et si diverse).

Intéressant aussi en ce qu'il ne dit pas. En effet, des G.A.P.P. fonctionnant plus ou moins bien, des rééducations plus ou moins réussies, des collaborations G.A.P.P., école plus ou moins satisfaisantes, cela n'existe-t-il donc pas ?

Le débat est « lancé » : dommage qu'il ne soit pas « ouvert ».

Dommage que tant de critiques soient posées là comme a priori...

De plus, l'article montre, en filigrane, comment des militants de l'École Moderne perçoivent les G.A.P.P. Certainement pas mieux que la majorité des enseignants. Il n'existe donc pas, quelque part, une collaboration (un peu) fructueuse entre gens de l'I.C.E.M. et gens de G.A.P.P. ? Si c'est ainsi, ce ne peut être le fait des seuls gens de G.A.P.P.

Pourquoi ne pas nous interroger sur ces oppositions primaires ?

Pourquoi faire sentir si fort la perception négative des équipes de G.A.P.P. ?

Pourquoi ne les appeler que Gapistes ? (pourquoi pas lampistes ?).

Pourquoi ne parler que du rééducateur psycho-pédagogique ? (celui certainement dont la position est la plus inconfortable, celui qui est en prise directe avec les difficultés d'apprentissage des enfants,

point où l'amour-propre de l'enseignant est en jeu).

Pourquoi ne pas parler du rééducateur psychomoteur, ni du psychologue ? Pourtant, le premier y travaille à temps complet (27 h) et le second au moins dix-huit heures par semaine, selon les textes.

Deux grands absents dont il faudrait analyser le pourquoi...

Un autre manque important (fondamental, dirais-je) de la fonction des rééducateurs : celui d'une autre relation recherchée, établie, maintenue avec tel ou tel enfant.

Non, l'enfant en difficulté dans tel ou tel domaine fonctionnel n'a pas forcément besoin d'un supplément fonctionnel. C'est avec cette erreur qu'on laisse éducateur et rééducateur en opposition. C'est avec cette erreur qu'on dessert l'enfant en se trompant sur son compte.

Il ne s'agit pas de donner plus et « mieux » de lecture à celui qui lit mal, par exemple. Croire cela, c'est non seulement rejeter toute psychologie, c'est aussi rejeter une certaine forme de relation humaine. Et ceci me semble grave. Mais il s'agit d'autre chose.

Cet enfant-là qui ne lit pas (par exemple) a peut-être d'abord besoin d'être tranquille, à l'abri d'apprentissages pour lui sans sens, d'être aimé pour lui tout seul, de pouvoir dire enfin des peines, des secrets, des vérités qu'on ne peut dire à tout le monde (même quand le groupe est chaleureux, coopératif et tout).

Dire que le rôle du rééducateur est d'abord de s'occuper des immigrés, c'est méconnaître son rôle (un instituteur peut faire cela) et c'est recréer un ghetto.

Il y a des classes avec 50 % d'immigrés ? Mais je connais des classes avec 50 % d'enfants aux familles dissociées... Je connais des classes où la gym et la danse... Je connais des classes où bien plus de 50 % des enfants sont soumis aux interdits du chef d'îlot, des parents, des instits... Alors, qu'est-ce qui est urgent ? Qu'est-ce qui est à protéger ?

Gapistes ?

• Un sigle ça n'a jamais fait exister personne ; ou alors, c'est vrai, ça rend triste.

• Mais trois personnes de plus dans une école ça n'est quand même pas un mal...

• Et trois personnes de plus dans une école avec des éducateurs de l'I.C.E.M., comment ça se passe ?

Ça doit bien exister quelque part. C'est de cela qu'il faut parler. Il vaut mieux construire...

Je suppose qu'alors la dynamique engagée fait que le R.P.P. est autre chose que le « technicien » d'un meilleur langage, d'un mieux-lire, etc. ; que le R.P.M. est autre chose que le « technicien » d'un corps qui fonctionne mieux ; que le psychologue est autre chose que celui qui place les enfants dans les divers tiroirs préparés avec soin par... par qui au fait ? Et entretenus par qui ?

Alors, tout est à faire et j'ai assez foi dans l'homme pour penser que trois personnes de plus dans une école au service de l'enfant, ça doit certainement comporter du positif.

Jacques CAUX

## Oui, parlons de nos pratiques

Heureusement, ou malheureusement (?) que l'article en question était précédé de « en débat », car sans incitation je ne m'en serais pas mêlée, vu son contenu.

Je propose donc ce texte, qui pourrait s'intituler « Le G.A.P.P., de ce qui est à ce qui peut être ».

La réalité des G.A.P.P., je la connais pour la pratiquer chaque jour. Je travaille avec un R.P.M. (il nous manque donc un R.P.P., que nous appelons maintenant seulement) et nous ne sommes pas tristes, même pas pessimistes.

La réalité du travail du psychologue dans ce G.A.P.P. c'est le recrutement des deux classes de perfectionnement, de la classe d'adaptation et des S.E.S., avec les échéances dans le temps. C'est le travail fastidieux, c'est vrai. Il y a beaucoup trop à faire pour qu'on ait le sentiment du travail de qualité. Mais au bout de neuf ans, j'ai fait un choix. Je sais ce qui est demandé pour ces admissions, et je joue le jeu. Ça veut dire que sur le plan administratif, pas de reproches possibles, je teste les critères

— et sur le plan personnel, j'y investis le moins possible. Les cas «défilent», surtout ceux qui offrent peu d'équivoque. Je peaufine quand même quand j'ai des doutes.

Et aux C.C.P.E., on invite enseignants, ou éducateurs, ou parents pour que chacun puisse peser sur l'orientation de l'enfant s'il y a litige, ou si l'affaire est délicate.

Ça c'est la réalité aride.

Mais la réalité, c'est aussi tout le reste.

• J'ai la chance d'avoir un travail de relations humaines. Moyennant que le «demandé administratif» est assuré, je suis libre de faire de ce métier ce que j'en veux. Et là, c'est le tournant, le jeu possible, là où s'inscrit toute l'originalité de notre travail, là où chaque psy peut faire de son travail quelque chose qui lui ressemble, qui lui renvoie son image dans celle des autres, quotidiennement.

• Je dis que j'ai la chance d'être payée pour un travail que je ferais de moi-même, sans recevoir d'argent, puisqu'il s'agit chaque fois de rencontres, d'échanges, de partage, en un mot de ce qui fait une vie et que c'est ça qui m'intéresse : la vie.

J'ai envie d'être, j'ai envie d'être disponible et curieuse de l'autre, pour l'autre. Alors je m'embarque.

• Parfois la priorité est donnée aux relations avec les maîtres, et je dois redresser la barre, car je ne vois plus assez d'enfants. Mais il y avait demande d'adultes (maîtres, parents...), c'est mon travail.

• Parfois je donne la priorité, vus les cas, au soutien, aux entretiens, à l'aide plus continue de certains enfants et je me trouve devant mes limites :

— Ou bien le soutien psy suffit, et l'enfant pourrait être à ce moment-là, pris en charge par un R.P.P., et il n'y en a pas au G.A.P.P. Donc le «scolaire» n'est pas pris en relai au bon moment, ce qui nous (l'enfant, l'enseignant, moi) laisse sur notre faim, nous frustre, à moins que l'école change.

— Ou bien le soutien psy que je peux faire ne suffit plus.

L'enfant, mis en confiance, livre maintenant un matériel abondant et je ne peux l'accompagner plus loin. Si les parents, ou l'institution le comprennent, l'enfant est alors pris en charge par un thérapeute. S'il y a refus, il me faut arrêter avec l'enfant, en lui expliquant mes limites, ce qui nous frustre aussi. Heureusement, dans la réalité, cela arrive rarement car dans la même rue existe un C.M.P. (centre médico-pédagogique) avec une équipe complète (orthophoniste, psychothérapeute...) et bien souvent l'enfant, avec une décharge pour la responsabilité accident, va lui-même, dans la journée vers cette aide supplémentaire.

• Parfois encore, le temps est pris par l'option pédagogique. Suivre toute une année, tous les lundis matin, une expérience pédagogique, à propos de l'entretien, dans une classe (de la maternelle au C.M.2) vaut la peine de se mobiliser aussi.

Nous continuons cette étude avec toujours autant d'enthousiasme, depuis des années et je suis encore étonnée de ce qui se passe. J'apprends et je cherche avec plaisir, avec ceux qui le veulent.

Je peux ajouter aussi, en vrac, ce qui ne manque pas :

- les réunions de synthèse avec les maîtres de perf. ;
- le travail avec le R.P.M. ;
- les rencontres avec l'«extérieur» (C.M.P., foyers, A.E.M.O., assistante sociale, médecins) ;
- le rôle dans les équipes techniques de la C.D.E.S...

Tout cela peut être passionnant.

Et je garde pour la fin, notre privilège à nous, membres des G.A.P.P. : la possibilité de travailler à la demande directe de l'enfant.

Dans l'école, l'enfant en difficulté, de n'importe quelle classe, qui me connaît, puisque je suis là depuis assez longtemps, vient me trouver et me dit : *«Il faut que tu me prennes, ça ne va pas en ce moment.»* ou bien : *«J'ai quelque chose de très important à te dire, à toi, toute seule...»* ou bien encore : *«Est-ce que tu es libre après la récréation ? J'ai demandé à la maîtresse la permission d'aller chez toi. Elle est d'accord parce que j'en ai besoin...»*

Des gestes d'amour nous en avons une moisson pleine quotidiennement. Comment ferais-je pour être triste, alors que ce métier me fait vivre une qualité de relations humaines jamais soupçonnée antérieurement ? Ou alors triste de ne pas suffire.

Mais là, j'ai un réflexe de survie. Quand je rentre fatiguée et consciente de n'avoir pas terminé malgré tout, j'entends la phrase de ma mère : *«Quand on fait ce qu'on peut, on fait ce*



*qu'on doit !»* Je fais, je crois, souvent ce que je peux. Et je suis libre de le faire dans ce métier.

Les résultats ? Je peux en faire une liste non exhaustive :

• Partager avec les maîtres, les parents, l'enthousiasme, la responsabilité, l'échec, l'incertitude. Ne pas être seule devant la difficulté.

• Maintenir grâce au G.A.P.P. le plus longtemps possible des enfants dans les circuits normaux, avec les autres enfants (y compris en classe de perfectionnement).

• Apprentissage de la lecture là où l'école traditionnelle avait ou aurait échoué. Eviter la situation d'échec. Recycler l'enfant dès que possible.

• Soutien dans l'école, et ainsi évitement de la «psychiatrie des cas», faire de la psy populaire, c'est-à-dire pour le peuple sur le terrain (à différencier de la psychologie vulgaire).

• Apporter des ouvertures, des occasions de lire, d'être au courant de la recherche pédagogique, réfléchir et garder l'esprit critique à propos des innovations, des «modes pédagogiques».

• Etre un autre lieu dans l'école. En cela, le G.A.P.P. se doit de s'adapter à la nature de l'école dans laquelle il s'inscrit. Il est permissif quand la structure scolaire est rigide — il est plus structurant, plus contenant quand l'école se dit non directive — il est riche quand l'école est pauvre, dépouillé quand elle vit l'abondance, etc.).



Il complète l'école.

Il offre à l'enfant d'autres visages qui feront pour lui un «ensemble-école», une «totalité école» où il saura puiser, s'il a besoin, où il pourra se repérer. L'école n'est pas que devoir, elle est droit aussi, et chaleur, et confiance. Elle est une communauté d'enfants, mais elle sait reconnaître également l'amitié, la différence possible. Grâce au G.A.P.P., l'école qui sait l'inclure, ne peut pas être une école comme les autres.

Voici l'essentiel de ce que je vis en tant que membre de G.A.P.P. Et pour moi ça vaut la peine d'être vécu.

Pourtant ça pourrait encore être meilleur. J'ai des revendications, des souhaits à formuler.

- Avoir un secteur moins grand, pour être plus disponible. Je suis à l'écoute de l'autre, je suis là pour ça (enfant ou adulte) dans l'instant que nous vivons ensemble. Mais, comme il y a beaucoup de demandes, je suis souvent prise au piège. Voulant «répondre» au plus grand nombre, je manque de temps pour approfondir (une confirmation ou une infirmation que je pourrais recevoir grâce à un test projectif, par exemple, est souvent escamotée, faute de temps). Je manque de temps pour faire correctement, à chaque fois, le tour de ceux qui vivent avec l'enfant ou le connaissent d'un autre lieu (services sociaux, éducateurs, médecins...). J'ai en tête, trop de cas à la fois.

- Pouvoir consacrer plus de temps aussi à l'action pédago-

gique. Dans certains cas, je ne le tenterais même pas. Mais d'autres fois, avec des gens qui se posent des questions sur leur pratique, sur leur rôle, sur les finalités de l'éducation, et qui auraient besoin de n'être pas si seuls, un temps au moins, je crois que je serais capable de les aider, de les aider à oser, à avoir confiance en eux. Car je me sens concernée par la pédagogie, certainement grâce à tout ce que j'ai appris à l'I.C.E.M.

De plus, les idées «nouvelles» m'intéressent. Avec des maîtresses de maternelle, nous avons travaillé sur le langage en vérifiant les propositions de Laurence Lentin, à l'époque. Avec des maîtres de primaire, nous nous sommes attelés à la lecture : Foucambert, Charleux, Inizan, Boehm...

Avec une classe de C.M.2, nous avons fait l'expérience d'entretiens à caractère philosophique, avec un philosophe (expérience formidable).

Avec des classes de perfectionnement, des ateliers d'expression graphique, qui durent encore. Il ont même été prolongés par un travail corporel avec le R.P.M.

Les pistes ne manquent pas. Il y en aura encore d'autres.

- Autre revendication : bénéficier légitimement d'une formation continue et qu'en cela «on» nous fasse confiance. Nous faisons un travail difficile. Souvent je rentre le soir exténuée. Nos «supérieurs» savent bien qu'ils ne peuvent guère nous aider. L'I.D.E.N. de la circonscription m'offre deux qualités non négligeables : la confiance et la disponibilité. Ce n'est pas inconditionnel, il y a des négociations. Nous nous connaissons depuis quelques années et c'est le résultat de notre travail. Mais pour ce qui est de la spécificité de mon travail, ça ne peut relever de sa fonction.

Il pourrait donc y avoir le recours à la formation continue (les instituteurs, les I.D.E.N. y ont droit). Là il y a carence à l'éducation nationale. On nous paie une formation initiale, bien inégale selon les centres, et c'est tout. Quelques journées d'information existent. Un psy par département peut y aller, un par année. Il en rentre souvent assez déçu. Je suis allée à des journées à Suresnes. C'était correct, assez technique, l'ambiance était sympathique. Mais on reprogramme tous les ans le même sujet. Il faudra donc que j'attende que tout le monde soit passé.

Il y a les formations que l'on se paie, du style I.F.E.P.P. C'est assez cher puisque nous n'avons droit à aucune indemnité (alors que la D.A.S.S., les C.M.P.P., les institutions... offrent ces stages à leur personnel, psy, assistante sociale, éducateur...). J'ai pu y suivre plusieurs cycles complets, en semaine ou en week-end. Certains supérieurs les refusent. De quel droit ? Ils ne savent même pas ce qu'on y fait.

Il y a ce dont chacun de nous, différemment, a besoin pour être plus équilibré, pour recharger ses batteries, pour être un homme ou une femme meilleur(e), un meilleur psy également. Et cela c'est à chacun de le dire.

Ça peut être une formation qui mette en cause le corporel, ça peut être la danse, ça peut être le psychodrame, ça peut être l'animation de groupe, ça peut être l'entretien en tête à tête, ça peut être la sexualité, etc.

Nous qui sommes là pour comprendre l'autre dans sa différence et l'aider à l'assumer, il nous faut aussi revendiquer la nôtre. C'est-à-dire le droit d'exister tout simplement. Et si nous existons, si nous désirons, nous avons déjà fait la moitié du chemin vers l'autre.

Pour finir, alors que maintenant j'aimerais poursuivre le débat avec d'autres, je livrerais ici ce que j'ai répondu à l'I.D.E.N., qui me demandait quels étaient, selon moi, les critères nécessaires au recrutement des psy scolaires.

En vrac, j'ai dit :

- aimer les gens ;
- être intéressé par l'autre ;
- être concerné par l'éducation : avoir à en témoigner par des essais pédagogiques ou autres, même timides, mais sincères, être concerné par l'apprentissage de la lecture ;
- viser à l'autonomie des autres (et commencer par la sienne) ;
- être enthousiaste ;
- aimer lire ;
- avoir du temps ;
- avoir fait la différence entre comprendre et juger ;
- souscrire en totalité à la déclaration des droits de l'enfant.

Jacqueline CAUX